

Jean Rolin

L'Explosion de la durite

JEAN ROLIN



P.O.L

Extrait de la publication

L'Explosion de la durite

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LA CLÔTURE, 2002
CHRÉTIENS, 2003 (Folio, 2006)
TERMINAL FRIGO, 2005
L'HOMME QUI A VU L'OURS, 2006

chez d'autres éditeurs

JOURNAL DE GAND AUX ALÉOUTIENNES, Jean-Claude Lattès,
1982, Payot, 1995
L'OR DU SCAPHANDRIER, Jean-Claude Lattès, 1983
LA LIGNE DE FRONT, Quai Voltaire, 1988, Payot, 1992 (Prix
Albert Londres 1988)
LA FRONTIÈRE BELGE, Jean-Claude Lattès, 1989, L'Escam-
pette, 2001
CYRILLE ET MÉTHODE, Gallimard, 1994
JOSÉPHINE, Gallimard, 1994
ZONES, Gallimard, 1995, coll. « Folio », 1997
L'ORGANISATION, Gallimard, 1996, coll. « Folio », 1999 (Prix
Médicis 1996)
C'ÉTAIT JUSTE CINQ HEURES DU SOIR, avec Jean-Christian
Bourcart, Le Point du jour, 1998
TRAVERSES, NIL, 1999
CAMPAGNES, Gallimard, 2000
DINGOS suivi de CHERBOURG-EST/ CHERBOURG-OUEST, Édi-
tions du Patrimoine, 2002

Jean Rolin

L'Explosion de la durite

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2007
ISBN : 978-2-84682-120-9
www.pol-editeur.fr

*Remerciements à Daniel Lainé,
Thierry Conte, Karim Chami
et Bernard Peignon.*

Lorsque la durite explosa, la voiture, depuis la remise à zéro du compteur, avait parcouru exactement quatre-vingt-dix-neuf mille quatre cents mètres. Elle roulait alors à plus de 100 km/h, l'aiguille du thermomètre cantonnée dans le secteur rouge du cadran. Auparavant, Patrice s'était arrêté à deux reprises pour soulever le capot et examiner le moteur, mais il avait retiré de ses observations la conclusion qu'il pouvait reprendre la route et conserver la même allure.

Conclusion erronée, comme il était facile de le constater maintenant en voyant la voiture immobilisée sur le bas-côté, son pare-brise éclaboussé d'eau bouillante, et des tourbillons de vapeur s'échappant

du capot avant même qu'il soit ouvert. Quand il le fut, les tourbillons se firent plus denses, et l'eau que contenait encore le radiateur gicla sitôt le bouchon dévissé. Pendant quelque temps, nous sommes restés tous les trois, Patrice, Nsele et moi, à contempler le désastre : l'eau jaillissant par à-coups comme celle d'une source thermale intermittente, et le gros tuyau de caoutchouc fendu sur toute sa longueur, telle une saucisse ayant éclaté à la cuisson. Puis Nsele, un homme de petite taille, assez replet, le crâne rasé de près, se mit à gesticuler au bord de la route, adressant aux véhicules de passage des signes de détresse, comme s'il était d'usage, au Congo, ou même dans d'autres pays, de s'arrêter de bonne grâce pour secourir un automobiliste en difficulté. Sans doute aurait-il obtenu plus de succès s'il avait agité une liasse de billets, mais dans cette circonstance, et par exception, il n'avait pas encore songé à m'en demander. Découragé par l'indifférence des camionneurs, Nsele revint vers moi pour me suggérer d'appeler « Monsieur Kurt » afin qu'il envoie quelqu'un pour nous tirer de là, mais je m'y refusai, objectant qu'il ne dirigeait pas un bureau de bienfaisance ou une entreprise de dépannage et que nous lui avions déjà causé assez de tracas. Préserver ma bonne réputation, ou

les vestiges de celle-ci, auprès de Kurt, me tenait alors plus à cœur que le sauvetage de la voiture. D'ailleurs l'encaissement de notre position rendait inutilisable mon portable. L'incident, en effet, était survenu dans un creux, sur une section de la route resserrée entre deux talus de latérite. Cette particularité du relief interdisait non seulement l'usage du portable mais également tout dégagement latéral de la voiture, qui se trouvait ainsi condamnée à obstruer une partie de la chaussée, et donc exposée, si la nuit tombait avant qu'elle ait été remise en mouvement, à se faire emboutir par un camion débouchant à vive allure. Patrice se mit à la recherche de la trousse à outils et découvrit qu'elle avait été volée, de même que le cric, vraisemblablement pendant les quelques jours où la voiture avait stationné sur un parking de la zone portuaire inaccessible au public. De toute manière, ces outils ne nous auraient pas servi à grand-chose. Après avoir controversé avec Nsele, lequel s'efforçait de lui faire porter toute la responsabilité de l'incident, sous prétexte qu'il était le seul d'entre nous à posséder quelques notions de mécanique, Patrice se planta au milieu de la route, arrêta un camion et négocia avec le chauffeur le prix de son transport jusqu'au village le plus proche. Quand il

eut disparu, je me retrouvai seul avec Nsele, à l'intérieur de la voiture où la température s'élevait régulièrement, pour une période dont je prévoyais qu'elle ne pourrait durer moins de trois ou quatre heures et pendant laquelle, inévitablement, la nuit tomberait.

Tant qu'il fait jour, Nsele se signale surtout par son insouciance, babillant que Patrice sera bientôt de retour avec une durite neuve – comme s'il était vraisemblable que le prochain village dispose d'une agence Audi, puisqu'il s'agit d'un véhicule de cette marque – et que le soir même, comme prévu, nous atteindrons Kinshasa. Du coup, il ne se préoccupe aucunement de prendre des dispositions pour assurer la sécurité de la voiture, la seule proposition qu'il me fasse à ce sujet étant de la déplacer jusqu'en haut de la côte afin de la soustraire au piège formé par le double talus de latérite. Mais pour réussir une telle manœuvre, il faudrait que l'un de nous se mette au volant – ou du moins, pour pouvoir orienter celui-ci,

se tienne debout sur le côté – et que l’autre pousse, dans la montée, un véhicule dont le poids ne doit pas être inférieur à une tonne. Puis tandis que je m’efforce de déraciner des arbustes poussant obliquement dans le talus, ou d’en arracher quelques branches, afin d’ériger en arrière de la voiture un obstacle assez imposant pour alerter les camions venant de cette direction, et les amener à infléchir leur trajectoire avant de nous percuter, Nsele, de son côté, me regarde faire, ou se contente de cueillir ici et là des graminées, tel un botaniste en train d’herboriser, avant de les rassembler en minces fétus qu’il vient déposer avec précaution sur mon ouvrage. Présumant que c’est peut-être par superstition, au moins pour une part, qu’il répugne à s’attaquer aux arbustes, j’ironise sur les esprits qui ne vont pas tarder à reprendre possession de la brousse, car le soir tombe, et il n’y a plus aucune raison d’espérer le retour de Patrice avant la nuit. Nsele me rétorque qu’il ne craint pas les esprits mais les militaires, et il m’enjoint de rentrer dans la voiture et de m’y tenir caché, afin de ne pas attirer leur attention si un véhicule de l’armée venait à passer. Par défi, et aussi parce qu’il me tarde de prendre la mesure exacte de notre situation, ou simplement de découvrir le pay-

sage que masque le double talus de latérite, je gravis la pente qui nous fait face, et, parvenu au sommet, je constate que c'est en effet de la brousse – ou du moins un espace apparemment inculte, et d'où l'homme est absent pour le moment – qui s'étend autour de nous de tous côtés. Quelques arbres peu élevés pointent ici et là au-dessus des buissons d'épineux et des herbes jaunies par la sécheresse. Dans le lointain se voient des collines aux pentes noircies par des incendies dont certains continuent à rougeoyer. En plein jour, ce paysage serait tout à fait dépourvu de solennité. Il en va autrement sous la lumière oblique du couchant, alors qu'émanent de la végétation différentes sortes de crissements, de stridulations, de roucoulements et d'autres sonorités animales, parmi lesquelles se distingue le chant du coucal, comparable au glouglou d'une bouteille qui se vide. Dans la position dominante que j'occupe désormais, je me sens bien plus malin, bien plus fort, animé d'un sens poétique bien plus développé que tout à l'heure, au fond de cette ornière dans laquelle il me faudra bientôt redescendre. À distance, Nsele me redevient même sympathique, et, pour manifester combien peu je me soucie des militaires, je lui adresse des « hou ! hou ! » pleins d'une cordiale sim-

plicité. Au sujet des esprits, j'observe ceci, qui me perturbe : peu après le coucher du soleil, pendant une brève suspension des crissements, les herbes sèches se mettent à crépiter, de part et d'autre de la route, exactement comme si elles étaient en train de brûler, et de brûler d'un feu d'enfer. Or non seulement elles ne brûlent pas, mais aucun souffle d'air ne les agite, elles sont rigoureusement immobiles, et de si près qu'on les regarde, d'au-dessus ou par en dessous, brin après brin, il est impossible d'y déceler le moindre mouvement d'insectes, même minuscules, susceptible d'être à l'origine de ce bruit. Cependant le crépitement persiste, atteignant par moments une intensité presque assourdissante, et se propage devant moi, au fur et à mesure que j'avance, parmi les herbes sèches que n'agite aucun souffle d'air.

Puis la nuit vint, et l'humeur de Nsele s'assombrit. Il insista pour que je ne sorte plus de la voiture, et, cette fois, j'obtempérai, de même que lorsqu'il me demanda, par crainte des serpents, de fermer la seule portière que j'avais laissée entrouverte. Dans un demi-sommeil, et tout en enduisant inlassablement son crâne lisse d'un révulsif qui ne décourageait pas les moustiques, Nsele ne cessait de récriminer contre Patrice, affirmant que lui-même, à sa place, aurait été depuis longtemps de retour, avec une durite neuve achetée chez le fameux concessionnaire Audi du village voisin. Pas plus que lui je ne parvenais à dormir. Chaque fois qu'un camion s'annonçait à distance, avant d'aborder la descente, par des raclements

d’embrayage, je me recroquevillais dans l’attente du choc, et il me semble que j’arrivais à réduire encore mon volume lorsque la lumière des phares inondait la tranchée puis se rapprochait à vive allure, pour ne retrouver ma taille normale qu’au moment où le camion nous dépassait dans un nuage de poussière, l’air qu’il déplaçait imprimant à la voiture des secousses dont on pouvait déduire que la collision avait été évitée de justesse. En dépit de la désinvolture, en partie feinte, avec laquelle j’avais accueilli les mises en garde de Nsele, la menace des militaires n’était pas étrangère à cette frayeur que m’inspiraient les camions. Même s’il ressortait de différents témoignages, ou de la lecture de la presse, dans la mesure où l’on pouvait accorder le moindre crédit à celle-ci, que les militaires, dans cette région, n’assassinaient que rarement des civils, et beaucoup moins, en tout cas, que dans la province orientale, ces considérations rassurantes n’écartaient pas tout danger d’être rançonné ou molesté. D’autant que je ne pouvais ignorer quel régal ce serait, pour un soldat ou un policier congolais, de mettre la main, dans la brousse, sur un Blanc passible d’une accusation d’espionnage, tel que je craignais de l’être moi-même devenu, au moins de leur point de vue, à la suite d’un incident

survenu juste avant mon débarquement dans le port de Matadi.

Parmi les images de sévices et d'humiliations qui se présentent alors à mon esprit, il en est une qui se distingue de toutes les autres, aussi bien par sa précision que par son caractère historique. La scène qu'elle représente illustre le calvaire de Patrice Lumumba, éphémère Premier ministre de la République du Congo aussitôt après la naissance de celle-ci : de tous les héros des indépendances africaines, d'autre part, Lumumba est peut-être le seul qui ait conservé ce statut, tant à cause des circonstances de sa fin que de la brièveté de son règne – un peu moins d'un trimestre –, même si celui-ci fut tout de même entaché par quelques massacres commis sous son autorité, et concernant principalement des membres de l'ethnie Luba du Kasai. C'est dans une brochure de propagande soviétique à couverture orange, intitulée *Patrice Lumumba et la liberté africaine* – comme je pourrai le vérifier après mon retour en France, en retrouvant contre toute attente cette brochure –, que j'ai pour la première fois pris connaissance de cette scène, une quarantaine d'années auparavant, telle que la représente une photographie dont l'origine n'est pas mentionnée, mais qui est probablement

extraite d'un document cinématographique ayant fait à l'époque le tour du monde et soulevé une indignation passagère. On y voit Lumumba décoiffé, privé de ses lunettes, sa chemise blanche à manches courtes ouverte jusqu'à mi-hauteur de la poitrine, et la position de son bras gauche, ramené en arrière, indiquant qu'il a les mains liées dans le dos. Des trois personnes présentes sur la photographie, outre les deux soldats visibles de dos à l'arrière-plan, il est le seul à regarder l'objectif, avec une expression difficile à analyser, en raison peut-être de sa myopie ou d'un léger strabisme, bien qu'il soit possible d'y lire à la fois du désespoir et du mépris. Le regard de ses deux compagnons, Okito et M'Pololo, exprime plus crûment la frayeur. Si la légende qui accompagne la photographie est exacte, la scène se situe pendant le transfert de Lumumba à la prison de Thysville (aujourd'hui Mbanza Ngungu). Auparavant, après sa révocation par le président de la République, Joseph Kasavubu, dans les premiers jours du mois de septembre 1960, et son placement en résidence surveillée à Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa), Lumumba était parvenu, dans la nuit du 27 au 28 novembre, à prendre la fuite en voiture, accompagné de sa femme, d'un de ses fils et de quelques-uns de ses proches. Les cir-

constances de cette fuite nous sont connues, plus ou moins, peut-être transformées et magnifiées, par les récits de divers témoins oculaires, parmi lesquels un certain « Jacques », cité dans la brochure à couverture orange par le journaliste soviétique Lev Volodine. Il ne fait aucun doute que le dessein de Lumumba, dans sa fuite, était de rejoindre Stanleyville (aujourd'hui Kisangani), où la population et les autorités lui étaient dans l'ensemble favorables, et qui constituera par la suite le foyer de plusieurs rebellions successives, contre les autorités de Kinshasa et leurs alliés belges ou américains, marquées de part et d'autre par des atrocités qui frappèrent surtout les opinions occidentales lorsqu'elles furent perpétrées par des rebelles contre des prêtres ou des religieuses.

D'après le « Jacques » cité par Lev Volodine, et présenté par lui comme « un intime de Lumumba », ce dernier, dans sa fuite vers le nord-est, aurait soulevé sur son passage un tel enthousiasme qu'il n'aurait pu se retenir de haranguer les foules à plusieurs reprises, perdant ainsi du temps sur les soldats lancés à sa poursuite. Après un ultime repas avec ses compagnons et ses supporters à Port-Franqui (aujourd'hui Ilebo), et une ultime harangue à Mweka, Lumumba parvient encore à distancer de

Achévé d'imprimer en décembre 2006
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)

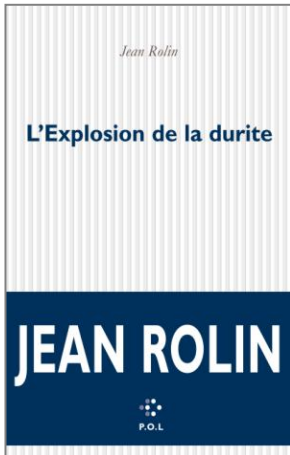
N° d'éditeur : 1972

N° d'édition : 139226

N° d'imprimeur : 06XXXXX

Dépôt légal : février 2007

Imprimé en France



Jean Rolin
L'Explosion de la durite

Cette édition électronique du livre
L'Explosion de la durite de JEAN ROLIN
a été réalisée le 9 mars 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2006
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846821209)
Code Sodis : N38829 - ISBN : 9782846825078
Numéro d'édition : 139226